

## Yann Dujeancourt

### Au bord de dire \*

Parler de parler. Que pouvons-nous dire de la parole, si ce n'est ce qui s'en transmet de ce que l'on en sait ?

La parole dans la cure analytique a ses particularités <sup>1</sup>. Ce n'est pas l'objurgation <sup>2</sup> chamanique au savoir sous-terrain, ni le prêche religieux et ses accointances avec la censure. Ce qui peut se dire de la parole dans la cure ne peut, contrairement à toute formalisation scientifique, forclore le sujet divisé, car c'est bien là son objet. Et s'il y a chance d'en communiquer quoi que ce soit de valide <sup>3</sup>, c'est à considérer le langage, qu'implique la parole, dans sa matérialité, c'est-à-dire la psychanalyse dans son aspect matériel de vérité comme cause de savoir.

Comment rendre compte dans nos cercles de ce que Lacan nomme en 1975 « motérialisme » dans sa conférence à Genève sur le symptôme ? Pour cela, je choisis de partager avec vous l'expérience surprenante de mon passage au divan.

#### Récit de l'analysant

Alors que je m'attendais à voir se dissiper devant moi le face-à-face des regards et des images, j'assistais au renouvellement du colloque entre mon corps désormais horizontalisé et celui de mon analyste qui, dans un sérieux élan de métempsychose, venait de prendre possession de ce plafond aux moulures imparfaites. Un nouveau visage de plâtre et de peinture me toisait, répondant par un silence partiel venu d'ailleurs, dissocié spatialement des seules ouvertures que constituaient les fissures éparses. Mais

---

\* [↑](#) Cercles cliniques, « Comment débute une psychanalyse ? », sous-thème « La parole dans la cure psychanalytique », le 9 avril 2026, à Paris.

1. [↑](#) « Ce n'est ni un monologue ni un dialogue », proposition issue de la discussion qui a précédé et suivi au sein du cercle.

2. [↑](#) J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 871.

3. [↑](#) *Ibid.*, p. 877.

le plus saisissant était qu'à parler à cet être laiteux et inerte, ma langue elle-même, dans son entreprise de hourdage, en prenait la logique d'enduit et de ravalement. Ma voix ébréchée de truelle s'empesait dans des détours balbutiants à la cohérence de surface. Ma bouche n'accouchait plus que de lents morceaux de stucs et de gravois brisés. À l'arrêt de la séance, voulant me redresser, je sentis le vertige, accompagné de cette parole de mon analyste : « Vous voyez ce que ça fait ! » J'étais irrémédiablement déséquilibré.

Peu importe ce que j'avais pu dire, l'expérience me reliait immédiatement à une autre scène, plus ancienne, de mon enfance.

### Souvenir d'enfance

Alors que je rechignais à finir ma soupe au lait, ma grand-mère, pour susciter l'effroi et accélérer la cadence, frappait de sa main gauche trois coups sous la table et désignait de l'autre la porte fermée en s'exclamant : « Le gros Monsieur, il frappe, vite, ta soupe ! » Je n'étais alors pas tout à fait dupe de l'incohérence sonore, mais le découplage entre l'image supposée de l'homme ventru derrière la porte et le bruit latéral des coups provoquait sa petite pincée d'angoisse, efficace sur le cours restant du repas.

Peut-être n'avais-je pas effacé ce souvenir quand je reçus la petite Lili en consultation ?

### Cas psychiatrique

Lili avait 6 ans et présentait ce qu'il est coutumier d'appeler en psychiatrie un mutisme électif. Je la recevais déjà depuis plusieurs mois sans aucun succès sur sa réticence à me parler, quand j'eus l'idée de ramener un magnétophone qui répète vos propos avec des effets de fréquence et de timbre. Comme je lui montrais son fonctionnement, énonçant dans l'objet ce que je savais qu'elle aimait, elle me le prit furieusement des mains pour répéter après moi et hurler dedans, comme j'aurais pu le faire face au plafond : « Licorne ! » J'entendais ainsi pour la première fois sa voix de petite fille blonde, « licorne[s] ruant du feu contre une nixe <sup>4</sup> », et sûrement avec elle, celle du gros Monsieur.

### Devenir analyste

Une voix venue d'ailleurs, un objet qui se dérobe. Puisqu'il est question des débuts ce soir, je terminerai avec ce qui s'apparente à mon premier acte d'analyste : geste amateur ou acte de comédie. Pressé par l'urgence

---

4. ↑ S. Mallarmé, « Sonnet en X », dans *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, 1998, p. 37-98.

d'allonger ma première analysante, dans une coïncidence qui m'apparaisait alors parfaite, je lâche d'un air de triomphe : « Avec cette parole, vous pourrez vous allonger sur le divan, la prochaine fois ! », montrant de la main droite un meuble totalement absent du dispositif. Fameux exploit ! Vous connaissez le « air guitare » qui consiste à faire rugir un instrument imaginaire ? Je venais d'inventer le « air divan ». La hâte de mon acte avait tout simplement précédé un achat auquel je dus vite remédier. Pour tout dire, je ne désignai alors, par ce brusque mouvement, qu'une simple place vide de « ce seul objet dont le Néant s'honore <sup>5</sup> ».

### Mise en abyme

L'analysant que je n'en finis pas de devenir, l'enfant aux souvenirs indélébiles, le psychiatre déformé ou le psychanalyste en germe : qui parle ? Dans une structure de récit, c'est la mise en abyme, terme héraldique consistant à représenter l'écu d'un parent au cœur du blason de l'autre, l'élément dans l'ensemble, qui par jeu de représentations concentriques semble nous conduire au plus proche de ce point d'où émerge la parole. Ce qui se lit dans *Les Mille et Une Nuits*, la syntaxe proustienne ou comme je l'ai entendu dans le témoignage de passe de Nicolas Zorbas <sup>6</sup>, n'est-ce pas cette nasse affine de concaténation qui, des mots, cerne la substance : fragmentée, élastique, rocailleuse et sourde ?

Un indice : « l'angoisse, ce minuit <sup>7</sup> » qui de narrateur en narrateur, au mot à mot, jusqu'aux balbutiements, pointe les effets de réel. Et le gros Monsieur, au bord de dire, court toujours.

---

5. [↑](#) *Ibid.*

6. [↑](#) Rencontre avec N. Zorbas, AE, le 20 mars 2026 à Paris.

7. [↑](#) *Ibid.*